

**IN**

**MARIANNE  
CHAILLAN**

**POP**

**WE**

**LA PHILO  
PAR LES  
GRANDS  
CLASSIQUES  
DE LA  
CULTURE  
POP!**

**TRUST**

ÉQUATEURS



IN POP WE TRUST

DU MÊME AUTEUR

*Harry Potter à l'école de la philosophie*, Ellipses, 2013.

*La Playlist des philosophes*, Le Passeur, 2015.

*Game of Thrones, une métaphysique des meurtres*,  
Le Passeur, 2016.

*Ils vécurent philosophes et firent beaucoup d'heureux*,  
Équateurs, 2017.

*Pensez-vous vraiment ce que vous croyez penser ?*,  
Équateurs, 2018.

*Ainsi philosophait Amélie Nothomb*,  
Albin Michel, 2019.

*Game of Thrones, une fin sombre et pleine de terreur*,  
Équateurs, 2019.

Marianne Chaillan

IN POP WE TRUST

ÉQUATEURS

Illustrations : Stéphane Rozencwajg.

ISBN 978-2-84990-755-9.

Dépôt légal : octobre 2020.

© Éditions des Équateurs / Humensis, 2020.  
170 *bis*, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris.

[contact@editionsdesequateurs.fr](mailto:contact@editionsdesequateurs.fr)  
[www.editionsdesequateurs.fr](http://www.editionsdesequateurs.fr)

# SOMMAIRE

11 Pop Manifesto !

I

**“ Je ne suis pas en danger. Je suis le danger. ”**

**Philosopher avec les méchants**

23 Dark Vador : *Exister, est-ce apprendre à mourir ?*

32 Gollum : *Un acte vertueux est-il véritablement possible ?*

41 Voldemort : *Le futur n'existe-t-il que dans ma pensée ?*

51 Joker : *D'où vient le mal ?*

61 Maléfique : *Le mal est-il une illusion ?*

68 Walter White : *Peut-on vouloir le mal ?*

II

**“ Le bonheur peut être trouvé même dans les moments  
les plus sombres. ”** Conscience, existence, bonheur

79 Friends : *Exister, est-ce seulement vivre ?*

86 Les Animaux fantastiques : *Suis-je ce que j'ai conscience  
d'être ?*

96 Titanic : *Sans autrui, puis-je être un sujet ?*

104 Harry Potter : *Le temps est-il notre ennemi ou notre allié ?*

112 Le Roi Lion : *Dépend-il de nous d'être heureux ?*

- 118 The Good Place : *Satisfaire ses désirs, est-ce la clé du bonheur ?*

III

**“Tu ne sais rien, Jon Snow.” Raison, réel, croyance**

- 129 Matrix : *Avons-nous accès au réel ?*  
140 Terminator 2, le Jugement dernier : *La perception est-elle source de connaissance ?*  
149 Inception : *Le rêve n'est-il qu'une illusion ?*  
158 Lucy : *La matière peut-elle suffire à expliquer la nature des choses ?*  
167 Indiana Jones : *La raison permet-elle d'accéder à la foi ?*

IV

**“Puisse le sort vous être favorable !”  
État, politique, justice**

- 177 Hunger Games : *L'homme est-il naturellement bon ?*  
185 La Servante écarlate : *L'État doit-il définir le bien moral ?*  
193 Orange Is the New Black : *Peut-il y avoir des lois injustes ?*  
204 Cersei Lannister : *La morale est-elle la meilleure des politiques ?*

V

**“Est-ce que c'est moi ou est-ce le monde qui est de plus en plus fou ?” Morale et liberté**

- 217 Jurassic Park : *La morale doit-elle imposer des limites à la science ?*  
225 IAM : *L'homme est-il maître de sa vie ?*  
232 Jon Snow : *Suffit-il que l'intention soit bonne pour qu'une action soit morale ?*  
241 La Casa de Papel : *La fin justifie-t-elle les moyens ?*



« *After all this time ? – Always.* »



## POP MANIFESTO !

Cher lecteur,

Tu viens d'ouvrir ce livre pour en parcourir les premières lignes. Tu veux savoir s'il peut t'intéresser et si tu vas quitter la librairie avec lui. Ou, peut-être, le livre t'appartient-il déjà ? Même si c'est le cas, il doit encore gagner ta curiosité afin de ne pas être tristement et prématurément abandonné dans un coin de ta bibliothèque avant même d'avoir été lu. Que ce soit l'une ou l'autre de ces deux solutions, laisse-moi donc te dire ce que tu trouveras dans les pages qui suivent.

Ensemble, nous mettrons des masques de Dali pour aller dévaliser la Maison de la Monnaie aux côtés de Tokyo et du Professeur. Nous irons à la proue du *Titanic*, les bras ouverts au vent, et nous crierons : « Je suis le maître du monde », aux côtés de Jack et Rose. Nous irons aussi boire un café au Central Perk avec

Rachel Green et tous les autres camarades de *Friends*. Puis nous tremblerons un peu en rencontrant le terrible Heisenberg de *Breaking Bad* qui nous demandera de dire son nom. Ensuite, nous partirons à la recherche du Saint-Graal avec Indiana Jones après avoir dansé sur un escalier de Gotham en compagnie du fascinant Joker. Nous gémirons avec Gollum notre désir de posséder le Précieux. Nous frémirons en entendant s'approcher le souffle reconnaissable entre tous du sombre Dark Vador. Nous devons même revêtir l'habit rouge des Servantes pour nous promener avec effroi à Gilead. Nous entrerons également au paradis avec les personnages de *The Good Place*. Nous devons aussi échapper à un T-Rex terrifiant sur l'île de Jurassic Park. Puis, nous pénétrerons à Litchfield pour croiser Taystee et Piper, tu sais, les héroïnes d'*Orange Is the New Black*... Bien sûr, si tu me connais un peu, tu ne seras pas étonné que l'on fasse un détour par Poudlard avec Harry Potter puis avec Norbert Dragonneau. Et tu ne seras pas surpris non plus que je t'emmène à Westeros rencontrer la belle et terrifiante Cersei Lannister ou celui qui ne sait rien, Jon Snow. Mais tout cela n'est qu'un avant-goût : cette liste n'est pas exhaustive... Tu verras, nous allons bien nous amuser.

Tu te demandes quel est le point commun entre *Joker*, *Harry Potter*, *Le Seigneur des anneaux* ou *Star Wars* ? Tous sont des classiques de la culture pop, tu seras d'accord. Tous, à ce titre, nous ont divertis – et

continuent de le faire. Que de bons souvenirs nous leur devons ! Même aux pires, même à Heisenberg de *Breaking Bad* ou au Terminator. Davantage : ils font partie de nous, de notre imaginaire, de notre langage ! Plus de vingt ans après avoir vu *Terminator 2*, je ne peux entendre « *Hasta la vista* » sans penser au film. De la même manière, « *How are you doing ?* » m'évoque irrésistiblement le séducteur Joey de *Friends*. N'as-tu pas eu peur, toi aussi, quand tu es entré dans l'arène des *Hunger Games* avec Katniss Everdeen ? Depuis, ne dis-tu pas parfois à quelqu'un qui s'apprête à vivre une épreuve : « Puisse le sort t'être favorable » ? Et si tu as vu *Le Roi lion*, ne fredonnes-tu pas en toi-même, lorsque tu vis une situation pénible : « Hakuna matata » ? Tu vois, ces chefs-d'œuvre font désormais partie de nous.

Pourtant, peut-être justement parce qu'ils nous ont divertis, peut-être parce qu'ils ont la plupart du temps explosé les compteurs du box-office et constituent d'immenses succès populaires, certains les jugent avec mépris et les trouvent niais ou inconsistants. Pour ces gens-là, il y a d'un côté la grande culture, la belle, la « vraie ». Et puis, de l'autre, il y a ces productions creuses et vides. Ils déplorent alors la déréliction intellectuelle de ceux qui goûtent cette culture « populaire ».

« Plutôt *Phèdre* que Netflix ! » Nous avons tous entendu cette phrase martelée avec fierté par l'actuel ministre de l'Éducation nationale et reprise dans tous

les médias. Il se justifiait ainsi d'avoir laissé planer le doute sur la tenue des épreuves du bac tandis que les jeunes élèves étaient confinés chez eux. Son raisonnement était donc que, quitte à être confiné, mieux valait l'être avec Racine qu'avec le Professeur de *La Casa de Papel*...

Attention, lecteur, si je déplore un tel jugement, je n'en suis pas moins une inconditionnelle de Racine. Ses vers ont accompagné de nombreux moments décisifs de ma vie. Tu ne m'entendras jamais dire que Racine est un auteur périmé. Je crois même que le lire ouvre à la vie et que l'on n'aime plus de la même façon après avoir lu : « Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vue ; / Un trouble s'éleva dans mon âme éperdue. » Je suis convaincue que tu vis plus intensément quand tu peux nommer tes émotions dans les mots de Racine et, par exemple, dire adieu à quelqu'un sur un quai de gare ou dans un aéroport en lui murmurant à l'oreille : « Que le jour recommence et que le jour finisse. » Ce serait vrai, aussi, de Rimbaud, de Lamartine ou de Hugo. Oui, tu vois, lecteur, moi qui t'écris, je reconnais que certains livres considérés comme des classiques ont changé ma vie : de Camus à Dostoïevski en passant par Albert Cohen. Mais tu ne m'entendras jamais opposer *Phèdre* à *Game of Thrones*, et surtout pas pour dénigrer le second.

Opposer *Phèdre* et Netflix, c'est-à-dire la grande culture à la culture populaire, c'est vraiment, je crois, n'avoir rien compris !

Le professeur de philosophie que je suis peut en attester : combien de fois ai-je réussi à donner le goût de lire Racine grâce à une œuvre de la pop culture ! Déjà, l'alternative est mal posée : ce n'est pas Racine ou *Harry Potter*. Ça peut être les deux. Et ça peut même être le premier grâce au second.

Ensuite, un tel jugement manifeste un mépris de classe qui ne sait pas prendre en compte la valeur sentimentale de ces œuvres-là. À ces hautains donc – mais je sais que tu n'en fais pas partie, lecteur –, je rappellerai ce que dit Proust, qu'ils n'oseront pas contredire, sur la « mauvaise » musique – et son propos vaut pour toutes les formes de la culture dite populaire. Certes, le glorieux auteur de *À la recherche du temps perdu* maintient une distinction et une hiérarchie entre deux formes de culture. Mais il a l'intelligence, lui, au moins, de ne pas mépriser la seconde, reconnaissant sa valeur inestimable dans le cœur des hommes. Il affirme donc que la musique populaire, beaucoup jouée, beaucoup chantée, beaucoup plus, d'ailleurs, que l'autre, la grande musique, s'est peu à peu remplie du rêve et des larmes des hommes. Et il ajoute qu'à ce titre nous devons la vénérer. « La vénérer », ce n'est pas rien ! Proust reconnaît ainsi que, quel que soit son rang dans l'histoire de l'art, la musique populaire occupe une place immense dans l'histoire sentimentale des sociétés. La respecter n'est donc pas seulement avoir la charité du bon goût, c'est avoir conscience de l'importance de son rôle social.

Proust sait bien, lui, que certaines chansons populaires ont « reçu le trésor de milliers d'âmes, garde[nt] le secret de milliers de vies, dont elle[s] fu[ren]t l'inspiration vivante, la consolation toujours prête, toujours entrouverte sur le pupitre du piano, la grâce rêveuse et l'idéal ». Oui, nombreuses sont les chansons qui ont fait résonner dans l'âme d'un amoureux transi les harmonies du paradis ou la voix de l'être aimé. Et cela, déjà, se respecte. Je suis sûre que tu es d'accord avec moi.

Mais mieux que ça encore : opposer la grande culture à l'autre, la populaire, c'est tout simplement ignorer les vertus pédagogiques du divertissement. Pourquoi faudrait-il, pour être consistant, se donner un air complexe et abscons ? Pourquoi, pour prétendre avoir quelque chose à dire, faudrait-il être ennuyeux ? Le plaisir n'est pas l'ennemi de l'instruction ! Pourquoi l'enseignement, pour prétendre à la rigueur, devrait-il être austère ? Moi, je crois, et j'essaie de l'appliquer dans mon métier, qu'on peut (s')instruire tout en (se) divertissant. Tu sais, je ne suis pas la première à le dire. J'ai d'illustres prédécesseurs qui, eux aussi, avaient pris pour maxime « *docere et placere* », enseigner et plaire. Mais tu ne l'ignores pas, tu l'as vécu. N'as-tu pas le plus appris, toi, dans les cours qui étaient vivants et intéressants ? À l'inverse, n'as-tu jamais eu un professeur tellement ennuyeux que tu luttais pour ne pas t'endormir ? Pourtant, ce



professeur, il était peut-être savant. Mais cela ne suffisait pas.

Il y a une fable de notre cher La Fontaine qui t'expliquera mieux que moi, peut-être, ce que je veux dire. Elle s'intitule « Le pouvoir des fables ». La scène se passe à Athènes. Un orateur qui voit sa patrie en danger court à la tribune pour prévenir les autres. Il fait de grands discours, tonne, vitupère, agite les bras, lève la voix. Rien n'y fait, personne ne l'écoute. Lui vient alors une idée géniale : il raconte une histoire. À peine l'a-t-il commencée que le silence se fait. Tel est le pouvoir des fables : tout le monde écoute. L'assemblée, par l'histoire réveillée, donne sa pleine attention à l'orateur. La Fontaine concède que nous sommes tous athéniens sur ce point. Vieux ou moins vieux, nous aimons encore être amusés comme des enfants.

Je suis totalement d'accord avec lui. On ne peut apprendre que lorsqu'on a d'abord le désir d'apprendre. Et une fois que ce désir existe, il n'est plus d'effort, d'obstacle ou de rigueur qui soit trop grand. D'ailleurs, quand tu auras fini mon livre, peut-être auras-tu envie d'aller lire du Sartre ou du Platon, dont tu auras rencontré ici certains concepts. Et à qui devras-tu cette curiosité ? À un austère et méprisant savant ? – Non, mais au Joker ou à Scarlett Johansson dans *Lucy*. Tu comprends : ce n'est pas *Phèdre* ou *Matrix*. C'est *Phèdre* avec et grâce à *Matrix*.

Je vais te dire encore une chose pour que tu comprennes ma démarche. Chez les Grecs, le mot *loisir*

se disait *scholè*. Oui, c'est bien ce que tu penses : c'est l'origine du mot *école*. Donc, par *loisir*, le grec désigne l'activité consacrée à la culture de l'âme, l'étude. Nous aurions tendance à appeler ça du *travail*, un Grec considère qu'il s'agit de *loisir*. Notre monde contemporain a totalement renversé le sens de ce mot puisque le *loisir* désigne désormais, pour nous, le temps que nous passons en vacances ou que nous consacrons aux jeux et aux divertissements. Sérieusement : quel lycéen d'aujourd'hui considérerait que le temps passé sur les bancs de l'école peut être qualifié de *loisir* ?

Eh bien, tu vois, ce que j'essaie de faire, moi, c'est de réconcilier ces deux sens du mot *loisir* en montrant qu'au cœur même de nos pratiques de divertissement on trouve des occasions inattendues de cultiver son âme. Et c'est ce que je te propose de faire, ici, avec moi.

Car je refuse l'idée que la philosophie soit l'apanage de quelques intellectuels enfermés dans leur tour d'ivoire, s'exprimant dans un langage inaudible pour le commun des mortels, fiers d'eux-mêmes et hautains depuis leur prétendue sagesse... Non, non et non, je m'oppose à cette caricature ! Au diable cet esprit de sérieux qui rend détestable cela même à quoi il prétend nous intéresser ! Il y a un philosophe, Nietzsche, qui appelle ça « l'esprit de cul de plomb ». Je suis d'accord ! Ce philosophe a intitulé l'un de ses ouvrages : *Le Gai Savoir*. Voilà une saine pensée : ins-

truisons-nous en nous divertissant et opposons à l'esprit de sérieux un gai savoir.

De même, je refuse qu'on méprise la culture dite populaire et j'affirme, moi, qu'elle pense, dans son langage, avec ses propres codes, certaines questions qui traversent les grands textes classiques. Tu sais, même le grand Platon racontait des mythes pour mieux nous présenter les concepts. Les histoires ne sont donc pas des ennemies du concept, au contraire, elles nous y donnent un accès plus immédiat. Ainsi en est-il des mythes contemporains que nous offre la pop culture. Un autre philosophe, Lucrèce, se demandait comment intéresser les gens à l'austère philosophie de son maître Épicure, qu'il jugeait trop amère. Son remède : la poésie. Tu vois, c'est une question de forme. Mythe, poésie, film, chanson ou série, ce qui compte, c'est le message. Et pourquoi préjuger de son importance au regard de sa forme ?

Voilà, lecteur, je crois que tu as compris qui je suis et ce que je te propose ici.

Au risque d'être exclue à jamais de la communauté des sachants (j'y survivrai), je fais mien le mantra de Hugh Grant dans ce tube immortel du film *The Come Back* : « *Pop goes my heart !* » Autrement dit : mon cœur bat pour la pop culture. Et j'imagine que si tu es là, il en va de même pour toi.

Alors, laisse-moi te prendre par la main et me promener à tes côtés parmi certaines œuvres de la pop culture que nous aimons tant.

Je te montrerai ici et là les pépites de sagesse qu'elle recèle. Je te dévoilerai, si tu ne les as pas déjà perçues, ses leçons de vie cachées. Nous verrons ensemble combien nous avons été touchés, sans même nous en rendre compte, par toute cette sagesse distillée avec discrétion, sans technicité ni abstraction, sans grandiloquence ni ostentation. Tu constateras alors que tu n'as peut-être pas lu les grands philosophes, mais que tu n'as pas à rougir : certains de leurs messages te sont parvenus. Tu les connais. Tu les appliques déjà.

Et à la fin de cette promenade, j'espère que tu seras d'accord avec moi pour affirmer que, résolument, nous croyons aux pouvoirs de la pop.

Alors peut-être, à mes côtés, brandiras-tu, face aux méprisants, mon étendard qui est une promesse de jeter un pont entre ces prétendues deux rives de la culture humaine, ou mieux encore, de montrer leur profonde unité. Cet étendard, j'en ai fait le titre de ce livre : « *In Pop We Trust* ». Maintenant, il t'appartient.

I

**“Je ne suis pas en danger.  
Je suis le danger.”**

Philosopher avec les méchants





## DARK VADOR

Exister, est-ce apprendre à mourir ?

Il y a bien longtemps dans une galaxie lointaine, très lointaine, le jeune Anakin Skywalker, un apprenti Jedi, suit l'enseignement d'Obi-Wan Kenobi. Extrêmement doué, il semble destiné à rétablir un jour l'équilibre dans la Force en détruisant les seigneurs sith. Anakin est l' élu dont parle la prophétie. De fait, il possède des pouvoirs immenses.

Seulement, Anakin se montre aussi ambitieux et orgueilleux. Il aimerait ainsi, par exemple, au regard de ses talents, être d'ores et déjà reconnu comme Maître par le conseil Jedi, en dépit de son jeune âge.

Plus grave encore, Anakin est anxieux. Il est même rongé par la peur.

Dans le film *Star Wars, épisode II : L'Attaque des clones*, il traverse un terrible drame. Sa mère, Shmi Skywalker, qu'il n'a pas revue depuis des années du fait des exigences de sa formation de Jedi, est enlevée et torturée par les Hommes des sables. Anakin, qui, grâce à la Force, ressent la douleur de sa mère, part immédiatement à sa recherche. Lorsqu'il la retrouve enfin, ils n'ont le temps d'échanger que de brèves paroles : elle meurt dans ses bras.

Shmi a beau lui avoir dit combien elle était fière de lui et combien ce qu'il était devenu la comblait, Anakin constate amèrement qu'il n'a rien pu faire pour la sauver. Il n'a pas su la protéger de la mort. Il n'était pas assez fort, mais, sur sa tombe, il en fait la promesse : à l'avenir, il ne connaîtra plus l'échec. Fou de douleur, il choisit la voie de la vengeance et tue tous les Hommes des sables, envers lesquels il nourrit une haine immense, sans épargner ni les femmes ni les enfants.

Pourquoi devait-elle mourir ? Pourquoi ne l'a-t-il pas sauvée ? demandera-t-il plus tard à Padmé, son épouse. Il sait qu'il aurait pu empêcher cela. Celle-ci lui rétorque qu'il y a parfois des choses que personne ne peut réparer et que, malgré ses talents, il n'est pas tout-puissant. Mais Anakin ne veut pas l'entendre. Il aurait dû être tout-puissant, et un jour il le deviendra ! Il sera le plus puissant Jedi ayant



jamais existé ! Il lui en fait la promesse ! Il apprendra même à empêcher les gens de mourir. Tandis qu'il profère ces paroles, résonne pour la première fois, dans cette saga intergalactique, le thème musical de Dark Vador, symbole de l'ombre qui gagne le cœur du jeune Skywalker.

Dans le film suivant, *Star Wars : La revanche des Sith, épisode III : La Revanche des Sith*, Anakin a une nouvelle vision : sa femme Padmé mourra en donnant la vie à leurs enfants. Terrifié par l'idée de perdre une fois de plus un être cher, Anakin se confie à Yoda...

Ce dernier lui donne alors une véritable leçon de philosophie stoïcienne en l'invitant à accepter la mort comme un événement naturel et à chasser le désir fou de vouloir garder les siens à jamais.

Anakin saura-t-il, suivant les conseils de Yoda, s'arracher à son refus de la mort, ou bien cédera-t-il à un ressentiment envers la vie qui l'entraînera du côté obscur de la Force ?

On le voit : derrière les scènes de combat ou les conflits politiques, derrière la lutte éternelle entre Sith et Jedi, la saga intergalactique *Star Wars* répond à des questions bien plus profondes, qui sont de véritables sujets de philosophie.

Peut-on triompher de la mort ? Le temps est-il la marque de mon impuissance ? Exister, est-ce apprendre à mourir ? Faut-il maîtriser ses désirs ? Le désir est-il un obstacle au bonheur ? Toutes ces questions peuvent, formulées en langage *Star Wars*, se

résumer en une seule : pourquoi Anakin Skywalker devient-il Dark Vador ?

Si Anakin cède à la tentation du côté obscur, c'est justement qu'il n'aura pas su être assez philosophe. Il aurait dû méditer la sagesse de Maître Yoda.

**“TRAIN YOURSELF TO LET GO OF ANYTHING  
YOU FEAR TO LOSE.”**

**Exerce-toi à perdre ce que précisément  
tu redoutes de perdre.**

Le Grand Maître de l'ordre Jedi va, en effet, donner au jeune Anakin une leçon qu'un grand maître de l'ordre des philosophes, nommé Épictète, développe, lui, dans un ouvrage intitulé le *Manuel*.

Cette leçon part d'un constat : une bonne part du malheur des hommes tient à ce qu'ils font porter leur désir sur de mauvais objets. Ils désirent, en effet, des choses dont l'obtention ne dépend pas d'eux. Or, désirer ce qui ne dépend pas de nous est totalement insensé ! Nous aliénant ainsi à la réalisation de quelque chose sur quoi nous n'avons aucune prise, nous nous exposons à souffrir, à être déçu. Bref, à être malheureux.

Il faut préciser que l'ordre des philosophes auquel appartient Épictète, l'école stoïcienne, n'œuvre pas pour le maintien de la paix dans la galaxie mais pour donner à chacun le moyen d'être heureux. On entre dans leur communauté et on suit auprès d'eux

ÉDITIONS **DES** ÉQUATEURS

[www.editionsdesequateurs.fr](http://www.editionsdesequateurs.fr)

